

# LOTÉRIE FRANCO-ESPAGNOLE

C'est aujourd'hui que commence l'émission des billets de la grande loterie franco-espagnole.

Le « Gaulois » constamment préoccupé de sa clientèle, a acquis un certain nombre de ces billets, qu'il tient à la disposition de ses lecteurs, et de ses abonnés, et que l'on trouvera à partir d'aujourd'hui dans nos bureaux.

Nous engageons cependant à se hâter car le nombre de nos billets n'est pas illimité, et le comité de la loterie a déjà reçu des demandes de France et de l'étranger en telle quantité, qu'on peut prévoir le moment où ces billets seront épuisés.

Nous allons faire servir par la poste tous ceux de nos abonnés et lecteurs qui nous ont déjà fait l'honneur de nous demander des billets.

Les lecteurs du « Gaulois » ne peuvent d'ailleurs s'étonner de l'importance que nous donnons à cette œuvre de bienfaisance, ni des soins que nous prenons pour sa publicité dans notre journal, car ils n'ont pas oublié que c'est ici même que fut émise pour la première fois l'idée de cette loterie dont le succès est, ainsi que nous l'avons dit, assuré d'avance.

## RICHARD WAGNER

Les journaux allemands nous entretiennent depuis quelques jours de la grave maladie dont souffre en ce moment Richard Wagner, le plus puissant et le plus magnifique de tous les musiciens vivants. Cette triste nouvelle m'a saisi, d'autant plus qu'il n'y a pas trois mois, me trouvant dans les cercles de Francfort, et non loin de Bayreuth, je ne pus résister au désir d'aller frapper à sa porte. J'ai toujours eu pour ses œuvres une haute admiration, et les souvenirs de ma visite me reviennent aujourd'hui plus vibrants et plus nets. On ne s'étonnera donc pas que je consacre cet article à cette figure grandiose de l'art contemporain.

En quittant Nuremberg, la cité gothique aux trente mille toits découpés, je songeais, aux animosités soulevées contre Wagner par la publication de son triste pamphlet du temps de la guerre, et l'idée me venait qu'on pourrait me blâmer de la visite qu'il me plaisait de lui rendre. Ou on le prenne, après tout, comme on voudra, c'est de quoi je n'ai point d'inquiétude. Autant que personne, j'ai le culte de mon pays; je le défendrai partout et toujours, et je le glorifierai autant qu'il sera en moi. Seulement, je ne compliquerai pas les questions d'art de questions politiques. Dieu merci, elles sont passées, les heures de notre dure humiliation, et le patriotisme n'a rien à voir ici. Voilà un homme de rare génie; je n'ai cure que de sa personnalité artistique. Au surplus, il me serait impossible d'admettre sur ce point même l'ombre d'une raillerie.

Me voici devant la maison du maître, elle se dresse à l'autre extrémité de la ville, au milieu d'un jardin. Maison simple, mais d'une architecture bizarre, massive, carrée, percée de peu d'ouvertures sur la façade, avec un petit avant-corps central exhaussé sur un perron, décorée d'une grande allégorie peinte en noir et blanc et d'inscriptions sévères. L'allégorie figure le nouvel art lyrique, personnifié par des portraits de Mme Schröder-Devrient, la célèbre cantatrice de Mme Cosima Wagner, du petit Siegfried, fils de l'auteur des *Nibelungen*, et du ténor Snorr, créateur du rôle de Tristan, tous représentés sous des attributs mythologiques. L'inscription signifie : « C'est ici que mes rêves ont trouvé leur paix. C'est pourquoi j'ai nommé cette maison WAGNERFRIED, c'est-à-dire la Paix du Rêve. »

J'entre : un beau vestibule divise les appartements. Au fond s'ouvre un salon original et superbe, vaste, haut comme une salle de concert, meublé simplement, terminé par une demi-ronde enfoncée, dont les larges baies, drapées de rouge, prennent jour sur le jardin. Les portraits de Liszt, de Mme Wagner, de Wagner, de Schopenhauer, le philosophe de Francfort, virilement enlevés par M. Lebach, éclatent sur les tentures. Là, est le grand piano à queue devant lequel vient quelquefois s'asseoir le maître. Autour de cette table, Mme Wagner préside chaque soir l'assemblée de ses cinq enfants. Sur le bureau, le puissant compositeur orchestre son dernier drame. De temps à autre, spécialement le jour de la fête de sa femme, il fait venir les musiciens de la chapelle ducale de Mémingen et dirige, en présence de rares invités, quelques morceaux de lui et des symphonies de Beethoven.

Wagner reçoit ses visiteurs avec une extrême cordialité et une parfaite bonne humeur. A voir ses portraits, on se le figure aisément comme un homme de haute taille, construit en hercule. Il est petit au contraire, ainsi que beaucoup de grands hommes. Sa tête énorme est supportée par des épaules maigres. Tête extraordinaire que celle-là ! Le front bombe sous les cheveux grisonnants ; les favoris blanchissants encadrent la face nerveuse ; les traits sont modelés vigou-

reusement, résolument accentués; et deux yeux gris, d'un éclat surprenant, illuminent la physionomie la plus mobile qui soit. Ce qui caractérise cette organisation prodigieusement nerveuse, c'est l'intensité de la vie qui flambe et qui étincelle. Il lui faut soutenir ce paradoxe que les grands artistes ont plus de vie que les simples mortels. Lorsqu'il s'agit de Wagner, ce paradoxe semble une vérité. Sa conversation est d'un entrain continu qui étonne. Mettez-le sur le chapitre de ses souvenirs, il ne tarit pas. Il vous raconte comment il naquit à la musique sous l'influence de Weber, poussé par une vocation toute puissante. Son père était quelque chose comme préfet de police à Leipzig; il ne le connut pas. Un vieux maître de chapelle l'initia aux mystères du contre-point; le grand Weber l'encouragea, sans se douter que ce jeune homme prédestiné composerait un chœur funèbre pour son enterrement. Puis, il vint à Paris, ivre d'espérance. Et là, installé dans une chambrette, rue de la Tonnelierie, il travailla de tout son cœur. Comme il lui fallait vivre, il écrivit des réductions pour piano et chants d'opéras d'Halévy et de Donizetti. Les partitions courantes de la *Reine de Chypre*, du *Guitarero* et, je crois aussi, de la *Favorite*, sont signées de son nom. D'une main, il mettait au net la musique de son *Rienzi*, et le poème de son *Vaisseau-Fantôme*; de l'autre, il arrangeait pour flûte et cornet à pistons quantité de sonnettes en vogue qu'il apportait aux éditeurs. Un jour, Dumanoir lui confia les couplets de son vaudeville *la Descente de la Courtille*. « Proh pudor ! » Il les accommoda à sa façon, et vit sa partition déclarée inexécutable par le chef d'orchestre des Variétés.

Il s'était déjà essayé auparavant à la musique de théâtre. Que dis-je ? il avait déjà commis deux péchés de jeunesse : les *Trois Fées* et le *Novice de Palerme*. L'Opéra refusa son *Rienzi*, ce qui fut un malheur pour la France musicale; mais il lui acheta le sujet du *Vaisseau-Fantôme* dont Dietsch fit son profit. Qui donc se souvient aujourd'hui de la partition de Dietsch ?

Ce fut à Paris, dans un logement qu'il occupait non loin de l'Institut, que Richard Wagner composa son *Overture* pour le *Faust*; ce fut à Paris encore qu'il rythma sa comédie lyrique des *Maîtres chanteurs*. Plus tard, il y remania le premier acte de son *Tannhäuser*. Mais alors il n'était plus un inconnu, il frayait avec les maîtres, applaudis, maître lui-même et plus vivace qu'aucun autre. Celui qu'on avait repoussé à ses débuts rentrait chez nous par la grande porte. Malheureusement, cette porte ne devait pas être triomphale. Une cabale indigne eut raison, non de lui, mais de son œuvre. Ce fut un autre malheur pour la France musicale; un malheur aussi grand que le refus de *Rienzi*.

Il n'est pas besoin que je rappelle ici sa destinée en Allemagne. Les acclamations de ses concitoyens et la puissance de sa production l'ont fait entrer vivant dans la gloire. « J'ai reçu un don précieux en naissant, dit-il; celui de n'être jamais content de ce que j'ai réalisé. Mon esprit entrevit, sans cesse de nouveaux progrès. C'est ainsi que j'ai marché toujours en avant, avide de fixer la beauté fuyante qui m'apparaissait. » Mystique et naturaliste, c'est-à-dire deux fois Allemand, il a assoupli son tempérament aux tentatives les plus diverses. L'auteur de *Rienzi* s'est renouvelé pour faire *Lohengrin*; l'auteur de *Lohengrin* s'est métamorphosé pour faire *Tristan et Yseult*; l'auteur de *Tristan*, par un nouvel avatar, est devenu l'auteur de la *Tétralogie*; et, voilà qu'à présent, tirant de lui-même un nouveau fonds, il a écrit *Parsifal*. Sans doute ses idées s'enchaînent d'œuvre en œuvre. Le poète qui a conçu l'amoureuse Senta, rachetant à force d'amour l'âme de son amant, devait concevoir de même l'amoureuse Elsa, alterée d'infini. En tout ce qu'il écrit, il y a un rêve de délivrance. *Tristan*, c'est l'amour qui se délivre de toute entrave, les *Nibelungen*, c'est la société corrompue par l'or, qui aspire à l'amour. *Parsifal*, c'est la délivrance mystique apportée par un innocent. Toujours le même courant d'idées circule à travers la diversité des formes. Est-ce, de la philosophie ? Je n'ose dire. En tout cas c'est de la poésie très haute.

L'imagination, chez Wagner, est fortement imbue d'un mysticisme supérieur. Le maître donne beaucoup au symbole dans ses créations littéraires. Dans sa réalisation musicale, il s'attache, au contraire, à serrer de très près la réalité extérieure. Nul compositeur n'a su comme lui imiter musicalement les bruits extérieurs. Il fait déborder le Rhin, il fait pétiller la flamme, il reproduit le chant des oiseaux; il vous met dans l'oreille l'impression d'un soufflet de forge en activité. Et rien de mesquin dans ces imitations; elles sont toujours musicales; elles font saillir le drame et prêtent une vérité saisissante à des figures qui parfois menaceraient de se perdre dans l'éther.

A propos de *Parsifal*, je demande à mon hôte illustre s'il compte bientôt nous faire entendre cette partition. Il me répond qu'il n'en sait rien, qu'il est absolument décidé à ne donner ces trois actes que sur le théâtre de Bayreuth; et qu'il hésite même à faire graver son manuscrit avant l'époque de la représentation. Cette représentation, à ce que j'ai compris, est réservée à des questions d'argent, qui ne seront pas résolues avant un certain laps de temps. En attendant, il veut bien se mettre au piano et me jouer quelques passages. Le sujet de *Parsifal* est tiré, comme celui de *Lohengrin*, de la légende de Saint-Graal. Le roi de Monsalvat s'est

lâissé ravir, par un magicien, la lance sacrée qui a percé le flanc du Christ. Rien ne pourra guérir la blessure qu'il lui a faite, sinon la lance elle-même. Qui la ressaisira ? Un innocent. Cet innocent, c'est le jeune Parsifal, qui s'aventure dans les jardins enchantés du magicien, résiste aux séductions des fées perverses qui l'habitent et arrache l'arme sainte des mains du damné. Maintenant il est maître de la blessure du roi de Monsalvat; il finit ses souffrances et se voit, à sa place, ceint du royal bandeau.

M. de Brayer s'est efforcé récemment de traduire en français les principales scènes du drame dont je viens d'indiquer la donnée à grands traits secs. Il est fort dangereux, en tout état de cause, de juger les poèmes wagnériens indépendamment de la musique, car la musique en est l'âme. L'intention de l'auteur ne ressort avec évidence que de l'union des deux éléments. Ce qui paraît singulier à la lecture, devient grandiose à l'audition. J'en aurais donc garde de m'étendre longuement sur cette œuvre encore inédite. Je dirai seulement qu'au point de vue poétique et musical, les milieux en sont admirablement choisis. La maladie du roi, la vocation de Parsifal et la bénédiction du Graal constituent le premier acte. Le second acte se passe dans les jardins enchantés du magicien, et le troisième nous ramène sous la coupole de Monsalvat pour le sacre du nouvel élu. Et ce que je dois ajouter, c'est que les morceaux qu'il m'a été donné de connaître, tour à tour gracieux comme certaines pages du *Lohengrin* et sévères comme les scènes de *Tristan*, répondent magistralement aux situations et aux émotions des personnages.

Je ne prolongerai pas ces souvenirs davantage. Mais avant de finir, je citerai les paroles notables que prononça le maître, alors que je pris congé de lui; elles sont significatives.

Pasdeloup, me dit-il, fait ce qu'il peut pour m'acclimater en France, et je lui en suis reconnaissant. Toutefois, ce n'est pas au concert qu'on me comprendra. Je suis un homme de théâtre et j'ai besoin non seulement des acteurs, mais aussi des décors et du déploiement de la mise en scène. Tout se tient dans l'œuvre dramatique; et l'on ne change pas impunément les conditions de son exécution. D'ailleurs, on ne jouera jamais communément chez vous. Ma musique est trop allemande. Je tâche d'être de mon pays aussi profondément que je le puis. Il est dangereux de me chanter sans mes vers; ils sont le complément indispensable de mes déclamations mélodiques. Que n'existe-t-il à Paris une scène internationale où l'on interprète dans leur langue les grandes œuvres célèbres à l'étranger? On serait heureux d'être présenté de la sorte au public parisien, le plus compréhensif qui existe.

Je sais bien qu'on ne me joue pas aussi pour des raisons tristes et médiocres... Mais n'en parlons plus. C'est passé!

Sa voix tomba sur ces derniers mots, et il garda le silence une demi-minute. Puis, il reprit :

On me suppose des rancunes? Des rancunes! Et pourquoi? Parce qu'on a sifflé le *Tannhäuser*? Est-on bien sûr de l'avoir entendu, tel qu'il est? Auber le savait, lui à qui j'avais conté mes doléances. Que voulez-vous? Le moment n'était pas venu de la musique sincère. Pour la presse, je n'ai pas eu à m'en plaindre autant qu'on a dit; je n'ai pas fait de visites aux journalistes, comme Meyerbeer; mais Baudelaire, Champfleury et Schuré n'en ont pas moins écrit les plus belles choses qui aient été écrites sur mon compte. Vous le voyez, je ne suis pas aussi mécontent qu'on l'affirme.

Je ne pouvais achever cet article sans y consigner cette déclaration. Je souhaite à présent que l'auteur de *Parsifal*, guéri de la maladie dont il souffre, soit bientôt rendu à ses travaux et doté l'avenir de nouveaux chefs-d'œuvre.

FOURCAUD.

## Echos de Paris

AUJOURD'HUI

A l'Opéra, *Don Juan*, pour les représentations de Mlle Heilbronn et de M. Maurel.

Ouverture de l'émission des billets de la grande loterie franco-espagnole.

Devant la cour d'assises de la Seine comparait l'opticien Verdet, cet original qui s'avisait dernièrement d'abattre les chapeaux des conseillers de la cour, de cassation à coups de revolver.

A quatre heures, à la Sorbonne, salle Gerson, ouverture du cours gratuit de physiologie de M. le docteur Fort.

LA POLITIQUE

Plusieurs de nos confrères ont annoncé que M. de Crisenoy, directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur, a préparé un projet de loi sur les attributions des conseils municipaux, qui sera déposé à la reprise de la session parlementaire.

La nouvelle est exacte. Nous pouvons même ajouter un détail qui a son importance : l'une des dispositions de la nouvelle loi décrètera la publicité facultative des séances des conseils municipaux.

Il est aisé de comprendre quelles seront les conséquences d'une pareille mesure pour les assemblées communales de certaines grandes villes.

Le jour où M. Humbert parlera pour les tribunes publiques, la Chambre des députés risque fort de ne plus faire recette.

On nous télégraphie de Madrid, 4 janvier, 2 h. 16 m.

La duchesse de la Torre, femme du